

Sophie de KERSABIEC

LE TRIPLE ANNEAU
(extrait)

© Éditions du Masque d'Or, 2019
tous droits réservés

Chapitre 1.

« C'est qu'il y a dans l'amitié, comme dans l'amour, un mystère original. Une sorte d'appel. Une rencontre providentielle entre deux personnages qu'une connivence singulière transforme en élection et en dilection mutuelle. Mystère qui nous échappe sans doute. Mais il dépend un peu de nous que cette élection, d'une étincelle primitive, devienne flamme, puis flambée certaine, réchauffant réciproquement et durablement deux cœurs faits pour s'entendre. Pourvu qu'on sache, de part et d'autre, l'alimenter fidèlement, comme le feu permanent d'un Kraal en hiver. »

Rémi Fontaine, *Le Livre d'Hermine*. (1994)

C'ÉTAIT un joli bout de femme, comme aurait dit mon grand-père, qui n'avait pas les yeux dans sa poche. Grande blonde aux yeux bleus, sourire discret et joues de pêche. Ce que je savais d'elle était le peu qu'elle en avait dit ce premier mardi soir de décembre où elle était venue à l'aumônerie des jeunes professionnels : Jeanne Gouer – qu'elle prononce Gouerre, avec un accent rauque, en insistant sèchement sur les consonnes, comme si elle désirait avaler le « ou » – vingt-trois ans, nouvelle dans le quartier, venant d'être recrutée comme secrétaire médicale à l'hôpital Necker.

L'aumônerie est une petite pièce accueillante dans un coin des bâtiments paroissiaux. On s'y retrouve chaque semaine pour discuter entre jeunes actifs de notre façon de vivre en chrétiens, au boulot notamment. J'en suis ce que l'on pourrait appeler la cheffe d'équipe. Chaque année d'aumônerie débute en septembre, comme si l'on voulait se faire croire que l'on est scolaires encore ; ah ! le bon temps de la scolarité !

Jeanne est arrivée en décembre, alors qu'en quelque sorte l'équipe était déjà bien constituée. Elle s'est intégrée avec une grande discrétion, en douceur, et cependant elle a changé quelque chose dans le groupe. Elle avait une façon de regarder, en silence, qui lui donnait un air sérieux. On aurait même pu la croire plus âgée. Pourtant, elle débarquait parfois avec un pas dansant, joyeux, et alors elle semblait une sémillante fillette.

Nous venions de tous les coins de France et des alentours. Parisiens de souche, Normands, Bourguignons, Alsaciens, Marseillais, Berrichons, Belges. Nous avions de vingt à trente ans, les bac+5 côtoyaient les BEP-vente-caissière-à-Carrefour.

Parmi nous, il y avait Marine qui bossait à la pharmacie de la gare Montparnasse. On prenait tous le temps de lui dire bonjour avant de sauter dans le train de nos vacances ou de

nos week-ends. Cependant, jamais Marine n'eut l'occasion de voir Jeanne à la pharmacie. Tous les week-ends de Jeanne se déroulaient à Paris ; on se croisait le dimanche matin à la messe. Et si elle avait eu des vacances, je crois qu'elle les aurait, elles aussi, passées dans la grise capitale.

Était-elle comme moi une parisienne de toujours ? Je ne le croyais pas. Elle n'avait pas l'aisance que les Parisiens de naissance ont dans le métro ou le bus. Elle avait des yeux trop rêveurs, des regards perdus parfois qui ne pouvaient que rêver d'une terre bien à elle, qu'elle aurait aimé revoir de temps en temps, le week-end, au lieu de rester à Paris. Elle n'était pas Parisienne, ça se sentait.

Son nom, je l'appris un soir à l'aumônerie, était breton. Assis sur les poufs et autres canapés, on vidait la première bouilloire de la soirée en attendant l'aumônier, en retard comme toujours.

— Gouer, c'est breton, non ? questionna Amaury, un grand brun aux lunettes rectangulaires, gentiment appelé entre nous « Le Quid », celui qui sait tout sur tout, et un peu plus que tout.

— Oui, c'est breton, acquiesça Jeanne de cette voix légèrement grave qui détonnait avec sa stature fine et ses traits distingués.

— Et, si je ne m'abuse, ça signifie « paysan ». C'est un peu décalé de s'appeler « paysan », lorsqu'on habite Paris, continua Le Quid.

Créer le débat, chercher à coincer son interlocuteur, en public de préférence, relevait du jeu, voire de la passion, chez Amaury. Il n'y voyait rien de méchant.

— Gouer, c'est bien « paysan », répondit-elle. Mais il n'y a aucune incohérence à s'appeler ainsi et à habiter Paris.

Elle laissa passer un instant de silence, suffisamment long pour observer nos regards étonnés, et plus particulièrement celui d'Amaury, mais suffisamment court pour garder l'avantage. Puis, elle ajouta, d'une voix très sûre d'elle, avec un petit sourire en coin :

— C'est quoi, un paysan, pour toi ?

Le Quid avait paru surpris par cette question toute simple, trop simple.

— Ben un cultivateur, un homme qui travaille la terre.

Le sourire de Jeanne se précisa : Amaury venait de tomber dans son piège, elle allait l'achever d'une réplique ou deux ! Elle reprit d'une voix ferme et basse :

— C'est plus que cela, un paysan. C'est celui par excellence qui aime la terre, le « pays ». C'est celui qui travaille la nature, non pas simplement parce que c'est son métier mais parce qu'il l'aime et qu'il reconnaît qu'elle est plus forte que lui. Le paysan reconnaît qu'il n'est rien, et c'est pour cela qu'il est grand !

— Comment ça, il reconnaît qu'il n'est rien ? osa Amaury.

— Rien. Qu'une poussière. Rien parce que la nature est plus forte, qu'elle peut ne pas tenir compte du travail de l'homme et anéantir toute sa culture, tous ses rêves. Un grand coup de vent, une vague plus grosse que les autres... Le paysan n'est rien mais sans lui le monde n'est rien. Il n'est qu'une poussière, pas solide, pas éternelle mais dont le monde a besoin pour construire la vie. C'est tout cela un paysan, celui qui construit la Vie, même s'il sait que la Vie est plus forte... Il est petit le paysan, *ur gouer-bihan* !

La voix de Jeanne avait légèrement changé de ton, descendant un peu plus encore dans les graves mais le regard bleu n'avait pas cillé, les traits étaient restés fermes.

Ce petit discours m'avait conforté dans l'idée qu'elle avait un coin de Paradis bien à elle, sur cette terre, où elle eut pu passer quelques congés. Son cœur vibrait pour un bout de terre, breton peut-être. Mais inlassablement, le dimanche, elle était au dixième rang de chaises de paille de l'église paroissiale. Et pourtant, elle ne travaillait jamais le week-end.

Elle était assez solitaire : plusieurs fois je l'ai croisée dans le quartier que l'on habite toutes les deux, jamais elle n'était accompagnée, si ce n'est ce samedi de mai, où il faisait si beau

pour la saison. Le type avec qui elle se promenait était un grand militaire en treillis, au béret rouge des parachutistes. Un grand type comme bien des filles de vingt-ans voudraient avoir à leurs cotés. Mais ne brûlons pas les étapes de notre récit.

Elle était toujours habillée avec une jolie simplicité et ne s'ornait d'aucune parure, boucles d'oreilles, collier, foulard ou je ne sais quoi d'autre. Seule, une bague ne quittait pas sa main gauche. Une bague très discrète, à son image. Si discrète que je ne l'avais pas remarquée les premières fois où je vis la jeune femme, en décembre, mois où les mains se cachent souvent au fond de nos poches ou sous des gants.

Le diamant de la bague était tout fin. Au contraire l'anneau, bien que magnifique, était un peu large, trop large à mon goût, même s'il ne choquait pas sur son doigt allongé. C'était un anneau d'or qui semblait constitué de trois anneaux, trois anneaux d'or soudés. La bague était en réalité merveilleuse par son mélange de classicisme et d'originalité. En souriant, un mardi de mars, je la désignai d'un regard à mon fiancé Augustin qui me répondit, par le même biais, que j'avais fort bon goût.

Était-ce une bague de fiançailles, une bague de famille ? Quelque chose, je ne sais quoi, m'empêchait de demander à Jeanne d'où provenait ce bijou. J'ai habituellement la langue bien pendue et une curiosité intense mais Jeanne m'impressionnait sans que je sache bien pourquoi. Elle était pourtant ma cadette de deux bonnes années et ne faisait rien pour me mettre mal à l'aise. Bien au contraire, l'on s'entendait à merveille, sans pour autant partager de ces petits secrets qui scellent une amitié.

Elle avait un grand sourire quand on se croisait, à l'entrée ou à la sortie d'une bouche de métro. On faisait quelques pas ensemble avant que nos chemins nous séparent. Ça ne durait pas, les rencontres ne durent jamais dans ce grand Paris.

D'elle, je ne savais toujours rien de plus, ni son adresse, ni son histoire. Mais je connaissais ses goûts, sa préférence pour les tenues vertes ou bleues, son amour du chocolat (lisible dans ses yeux quand on passait, sortant du métro, devant le chocolatier le plus réputé de l'arrondissement) sa passion pour les romans historiques « depuis quelques années » disait-elle, sans jamais rien préciser, ne voulant pas se dévoiler en quelque sorte, non par volonté farouche de rester secrète mais parce que l'occasion de s'ouvrir à autrui ne lui semblait pas encore venue.

Un soir, à l'aumônerie, Audrey, l'une des plus jeunes d'entre nous, lui avait demandé – dans ces premières minutes où l'on se dit bonjour en enlevant son manteau et où l'on sert les premières tasses de café ou de tisane, en attendant que tout le monde arrive – si elle pouvait lui montrer sa bague si originale. Jeanne avait tiré la main de sa poche quelques instants mais, rapidement, avait refermé ses doigts fins. Il s'était fait un bref silence puis Gus était arrivé ; on n'attendait plus que lui pour commencer.

**Lisez la suite dans *le triple Anneau*
En vente sur ce site**